

Lecture archéologique des bâtiments et projet d'architecture

Autor(en): **Christe, François / Feihl, Olivier**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Ingénieurs et architectes suisses**

Band (Jahr): **115 (1989)**

Heft 12

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-76970>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lecture archéologique des bâtiments et projet d'architecture

La mode est aujourd'hui, avec les rues piétonnes, à la réhabilitation du centre historique des villes, impliquant la rénovation d'immeubles anciens ; si la démolition complète n'est plus que rarement envisagée, l'intervention le plus souvent projetée consiste à vider et reconstruire entièrement l'immeuble, sans rien laisser subsister de son organisation ancienne ; la multiplication de ce type d'interventions, sur des maisons souvent peu spectaculaires et mal entretenues, ne permet que trop rarement l'étude complète des édifices transformés, qui ne justifient pas un long retard dans le démarrage du chantier, ni l'affectation des sommes considérables que nécessiterait la documentation d'édifices qui sont dans la plupart des cas le résultat de plusieurs siècles d'histoire ; l'archéologie a donc dû s'adapter à cette nouvelle situation, et développer une technique simple de lecture des bâtiments, qui ne fait appel, pour l'essentiel, qu'à des mémoires constituées et à l'observation attentive de l'objet.

Pour percevoir sa spécificité, il faut comprendre tout d'abord la méthode de l'archéologie traditionnelle, appliquée au sous-sol ou à l'élévation, qui constitue une atteinte grave à l'objet

PAR FRANÇOIS CHRISTE
ET OLIVIER FEIHL,
LAUSANNE

étudié ; celui-ci doit en effet souvent être entièrement « déconstruit » pour qu'on puisse en comprendre l'évolution.

Ce travail est très long, et onéreux, puisque toutes ces phases doivent être documentées par le relevé, la photographie, la description, et analysées, de manière à en saisir l'articulation. Les montants affectés à cette tâche, dans la plupart des cas, ne permettent pas la documentation exhaustive des objets de l'étude et amènent le spécialiste à privilégier l'un ou l'autre des moments d'existence de l'objet, le plus souvent en fonction de sa spécialité ; ainsi, le préhistorien négligera les niveaux romains ou médiévaux sus-jacents, le médiéviste les apports du XVIII^e siècle, et réciproquement pour le spécialiste de chacune de ces périodes.

Les mémoires constituées

Il existe un très grand nombre d'informations faciles à prélever par l'examen des différentes sources d'information constituées au cours du temps, sous la forme de sources orales, écrites ou iconographiques. En effet, l'intérêt porté aux vieilles maisons existe depuis longtemps et la mutation fondamentale des villes, ici, ne s'est produite qu'à une date récente, depuis la fin du XIX^e siècle pour l'essentiel ; nombre de bâtisses ont fait l'objet de transformations, dont leur voisinage a pu garder le souvenir ; cette information permet déjà un gain de temps important

pour la détection des interventions récentes.

La plupart des maisons, pourtant, remontent à une date bien plus ancienne et le recours à la mémoire écrite permet de remonter beaucoup plus loin ; elle prend de nombreuses formes, comme celle de la fiscalité, qui constitue une tradition déjà ancienne : les plans et les registres cadastraux (fig. 1-4) contiennent de précieuses informations sur l'évolution en plan et en valeur des bâtiments ; les querelles de voisinage, dont la trace est conservée par les documents juridiques, et la manie procédurière de certains propriétaires riverains, par exemple, peuvent livrer des informations éclairantes sur la disposition d'une maison ; de même, les devis de travaux ou les inventaires en cas de vente peuvent être extrêmement détaillés et facilement identifiés dans les parties maintenues d'un aménagement. Enfin, la vieille tradition érudite de ce pays a produit d'innombrables études, et rares sont les villes et villages qui sont *terra incognita* ; de même, le dessin et la photographie ont pu fixer un état des lieux disparu. Le résultat du dépouillement de ces sources et documents, confronté à l'état observé sur le terrain, permet souvent de distinguer et de dater les principales étapes d'aménagement d'une construction.

La mémoire à explorer

Il arrive pourtant que le vide soit total, que les archives aient brûlé, qu'ait manqué l'érudit local, que la maison, trop isolée ou trop insignifiante, ait échappé à l'œil de l'amateur ou du photographe ; c'est alors que doit intervenir l'exploration de la mémoire spécifique du bâtiment. La règle veut ici, jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle au moins, que toute partie utile du bâtiment transformé soit réu-

tilisée et englobée dans le nouvel édifice où elle est encore fréquemment repérable.

Le problème se pose très différemment entre habitat urbain et rural, même si la topographie joue un rôle très déterminant dans les deux cas : le dernier, en général non limité dans l'espace, a tendance à s'agrandir par l'adjonction des nouveaux corps de bâtiment nécessaires, qui se distinguent facilement ; il n'en va pas de tout de même dans le tissu urbain, la plupart du temps enserré dans l'enceinte contraignante des villes, avec des parcelles à bâtir allongées et très étroites en façade, de manière à garantir à tous un accès à la voie publique.

Augmentation de l'emprise au sol

Cette disposition ne présentera pendant longtemps guère que deux possibilités d'extension, en profondeur et en hauteur ; ces opérations se manifestent clairement dans le plan de la maison, par l'ancienne façade arrière présente sous la forme d'un mur de refend inhabituellement large, plus parfois que la nouvelle façade ; plus tard, l'extension se fera également en largeur, englobant les maisons voisines, qui subsisteront encore par les anciens murs mitoyens, plus épais que de règle. L'intégration de parties anciennes de bâtiments se traduit aussi fréquemment par des irrégularités de plan qu'aucune disposition fonctionnelle ne justifie.

Développement en hauteur

Les surhaussements se remarquent par une moindre épaisseur à l'étage ajouté de ces anciens refends, par le maintien en bandeau sur la façade de la corniche moulurée du toit à son emplacement premier, ou par la modification des dimensions et du type des encadrements de fenêtre, par exemple (fig. 5) ; dans la mesure où pareille opération n'implique qu'exceptionnellement un changement du plan, la charpente est généralement reposée, avec remplacement et emploi éventuel des pièces défectueuses, ce qui se traduit par la désorganisation des marques de pose ou des mortaises, ou par un changement des modes d'assemblage.

Dans nombre de cas, ces adjonctions se font avec des matériaux distincts, chacun réagissant physiquement à sa manière propre, ce qui se lit dans la texture de l'enduit qui intègre et dissimule les adjonctions ; ainsi le crépi, même au ciment, traduira par des fissures ou des différences de nu le raccord entre les étapes de construction ; l'observation attentive des anomalies permet assez bien de distinguer un support en pierre appareillée, en bou-

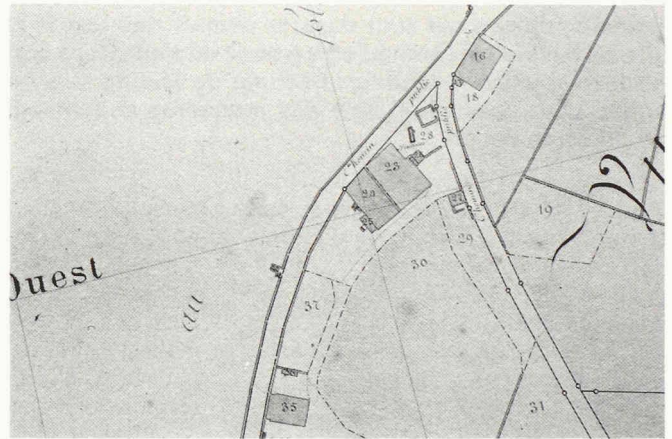
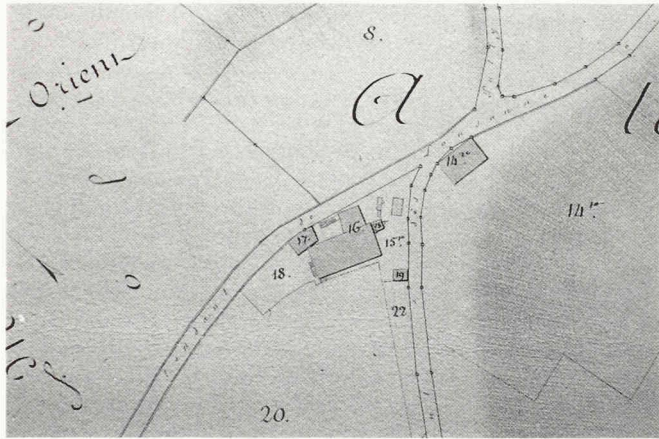
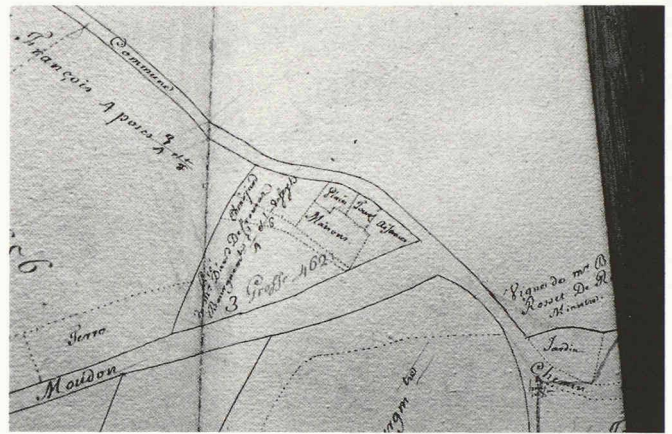
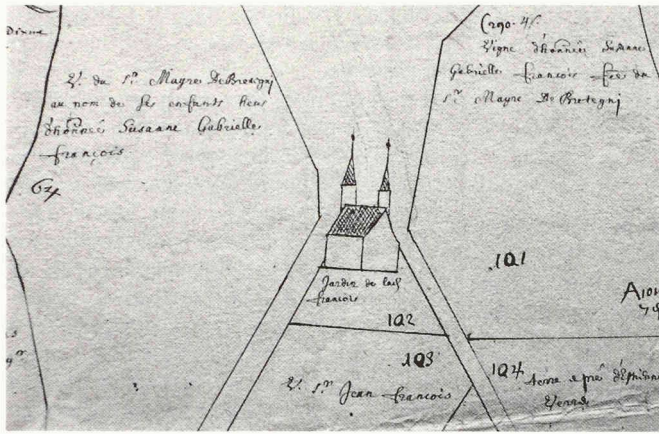


Fig. 1 à 4. – L'évolution d'un bâtiment peut être suivie par l'examen des anciens plans – ceux-ci sont conservés aux Archives cantonales vaudoises – : un ancien hôpital au carrefour de deux routes, devenu maison privée, avec un seul corps de bâtiment flanqué de deux tours, vers 1674 (fig. 1) ; en 1721-1723, une des tours a été englobée dans la partie légendée Maisons (fig. 2) ; de nouvelles annexes apparaissent en 1827-1831 (fig. 3), avec en 15 une étable à porcs, en 16 la maison, grange, écurie et remise, en 17 l'écurie et le fenil, et en 19 une autre étable à porcs ; enfin, de nouvelles fonctions et adjonctions sont reportées en 1879-1886 (fig. 4), avec en 23 les logements et pressoir, en 24 la maison d'habitation, en 25 une véranda, en 26 un réduit, et la chambre à lessive en 27.

lets, en pan de bois ou en plots de ciment, qui peuvent se rencontrer dans une même façade. La lecture du plan du bâtiment est donc une excellente source d'information, et son relevé précis est indispen-

sable, qui doit prendre en compte les éléments particuliers aux constructions anciennes, comme le désaxe-ment des murs, leur épaisseur exacte, les faux aplombs des façades, les défor-mations et tassements divers, qui tra-

duisent souvent des chantiers diffé-rents ; les instruments géodésiques modernes, en liaison avec le traite-ment informatique des données, sont ici spécialement utilisés pour les besoins de cette archéologie.

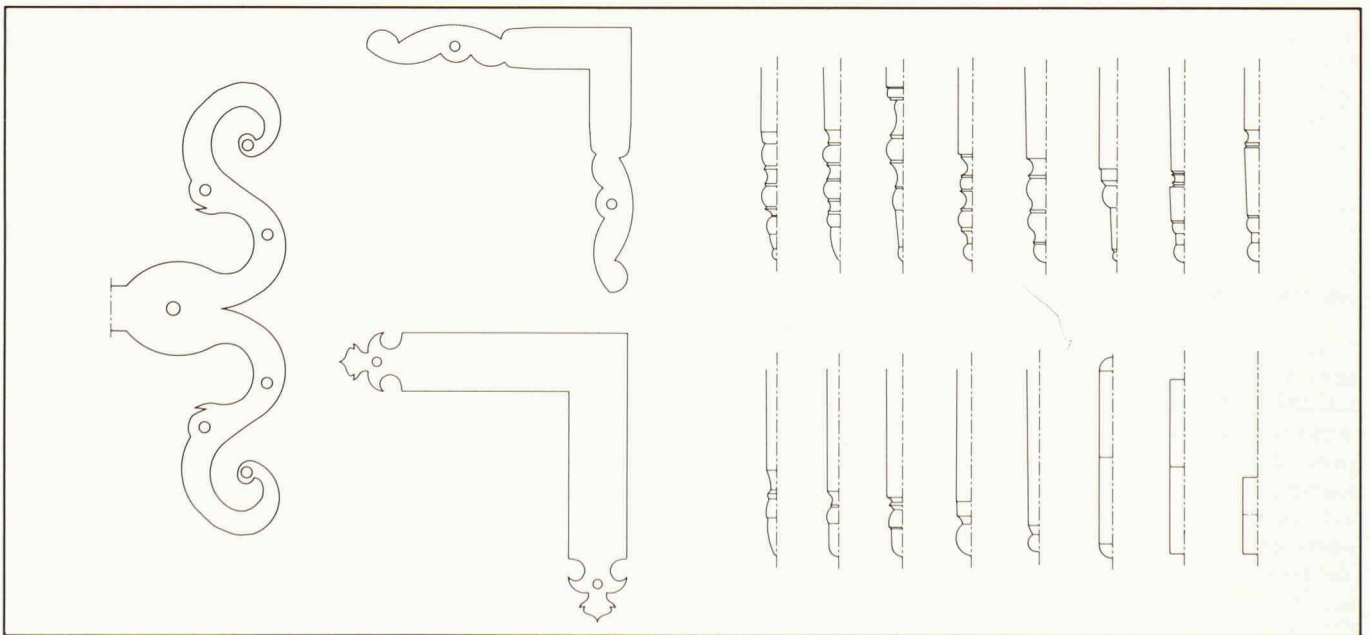


Fig. 7. – C'est le relevé de toutes les moulures de boiserie et serrurerie qui permet de cerner les différentes étapes d'un aménagement ; l'évo-lution des fiches, par exemple, est régulière, avec pour les époques les plus anciennes des fiches forgées de fort développement, rempla-cées au cours du XVIII^e siècle par des fiches à lames très décorées, puis des formes de plus en plus dépouillées dès la fin du siècle et au cours du suivant, pour aboutir à l'extrémité en gland, puis en simple cylindre au XX^e siècle.

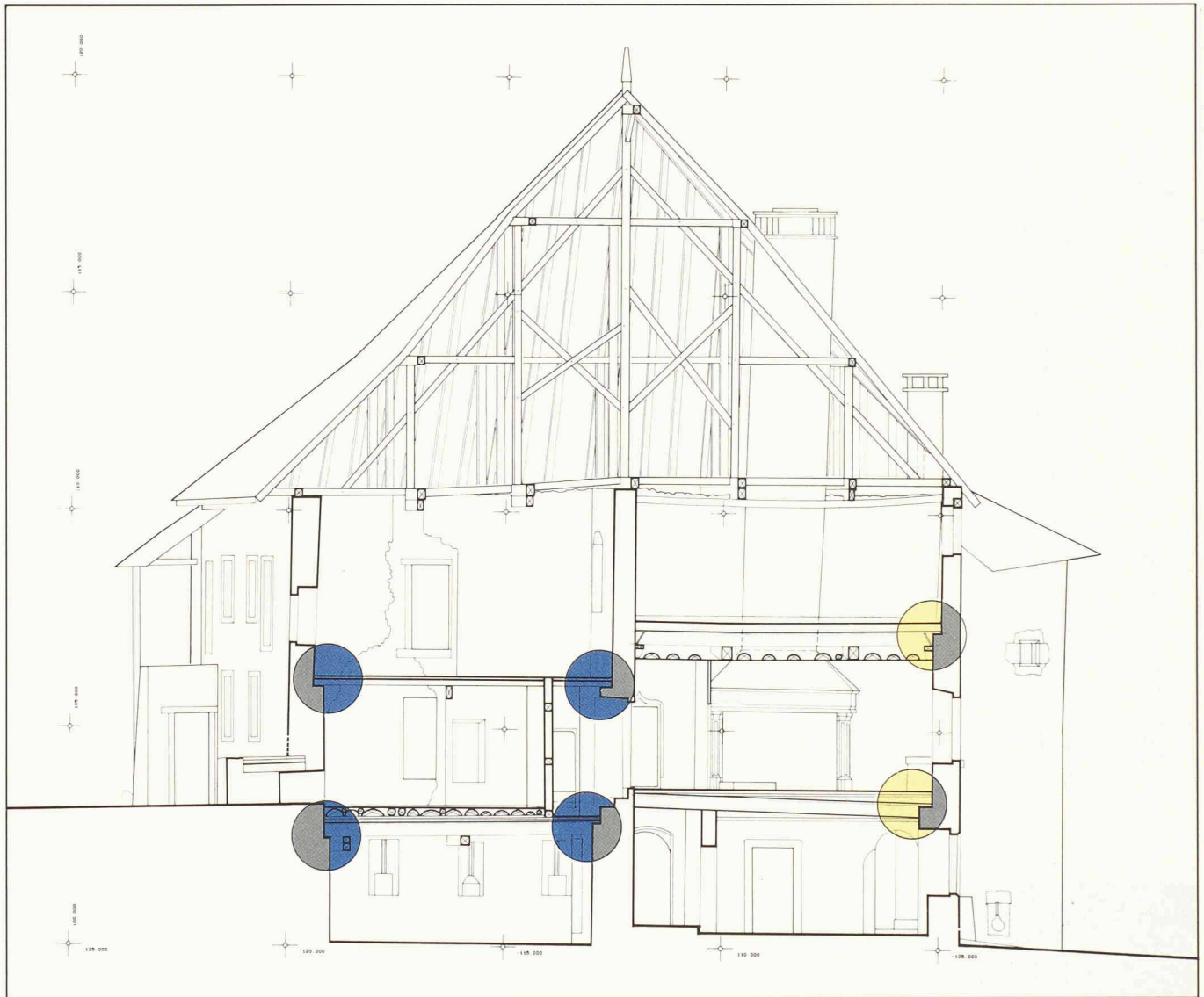


Fig. 5. – La mesure exacte de l'épaisseur des murs permet de situer en coupe les ressauts d'étage recevant les solivages prévus dès la construction (en bleu); les autres, supportés à une de leurs extrémités par des consoles, ont été ajoutés lors de l'adjonction d'un nouveau corps de bâtiment (en jaune).

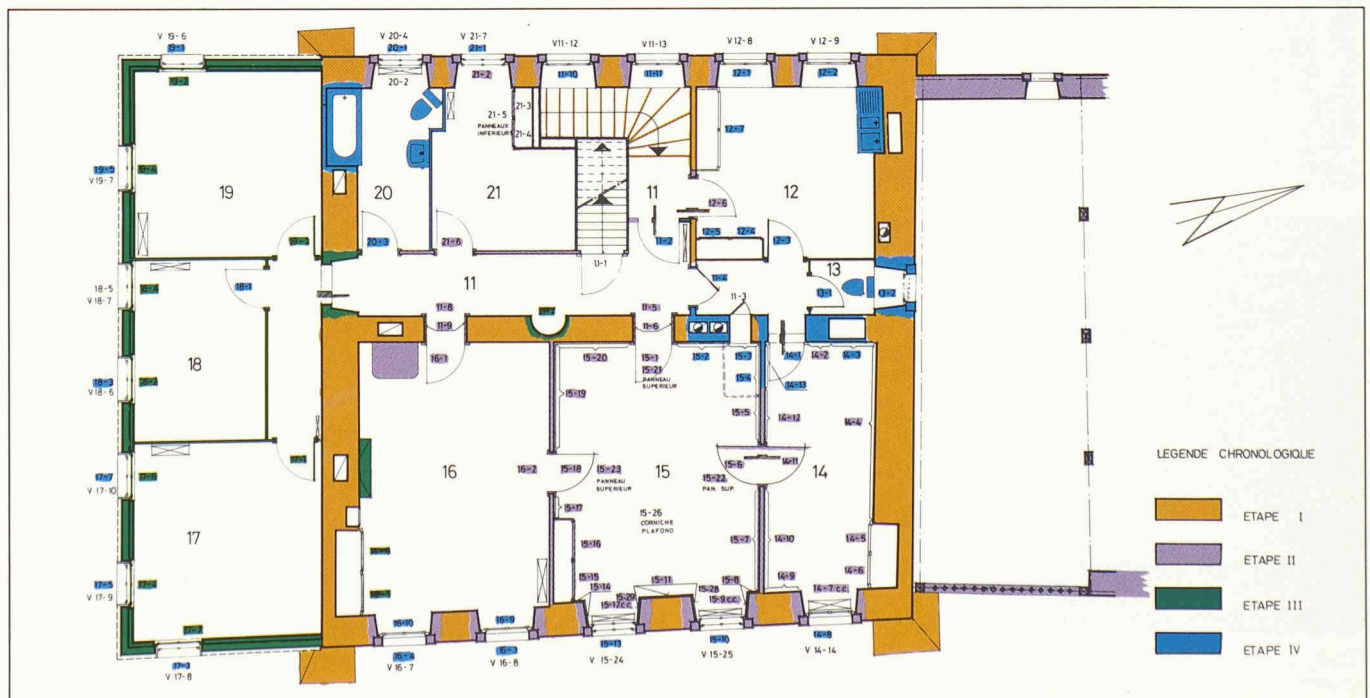


Fig. 6. – L'étude de ce bâtiment a permis de retracer les grandes lignes de son développement, avec les murs principaux qui déterminent le gabarit de la première maison (en orange), puis l'agrandissement du jour des fenêtres, le cloisonnement et l'aménagement intérieurs, et l'adjonction du rural (en violet), suivis par la construction d'une annexe (en vert) avec de nouvelles chambres.

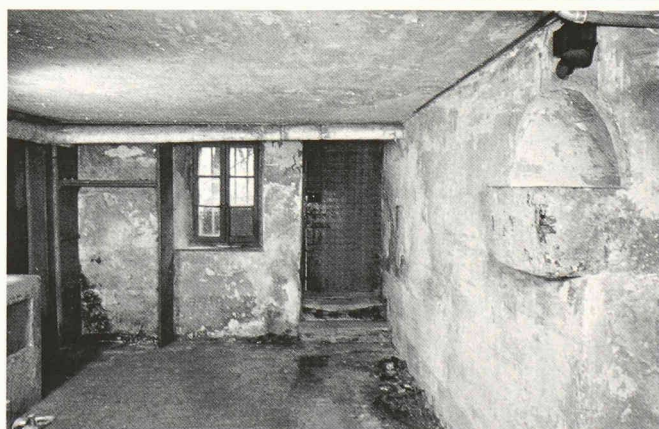
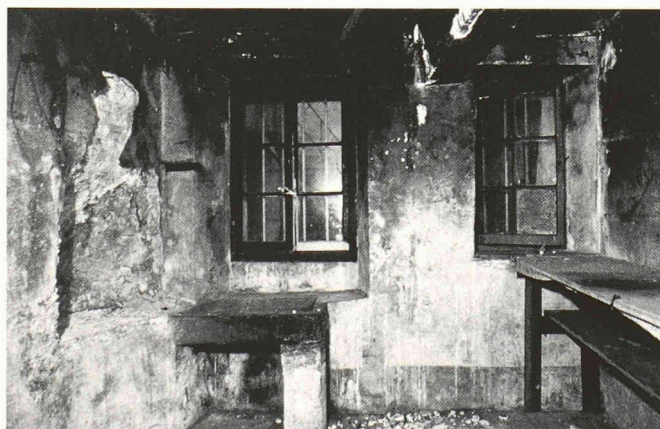
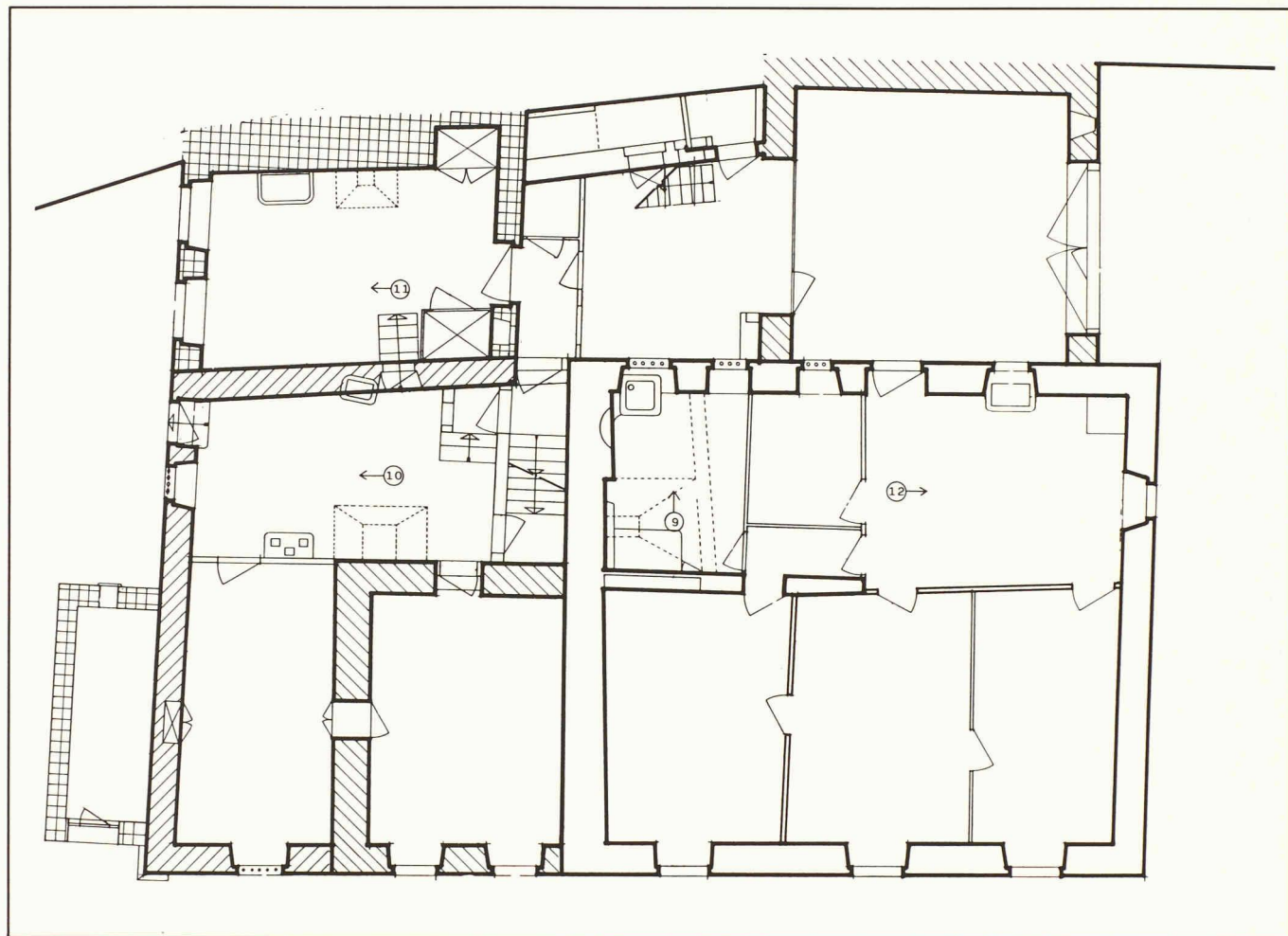


Fig. 8-12. – Le plan de cette maison (fig. 8), dont l'histoire a pu être retracée notamment par l'étude des anciens documents reproduits aux figures 1-4, montre l'adjonction de nouveaux corps de bâtiment au gré des besoins; l'aspect de ses cuisines, en particulier, traduit bien l'évolution de la notion de confort et d'hygiène: la plus ancienne, située au cœur de la maison, ne prend air et jour à l'origine que par une étroite fenêtre (fig. 9), remplacée par une pièce plus vaste, mais guère mieux aérée (fig. 10), supplantée à la Belle Epoque par un corps de bâtiment doté de grandes fenêtres, avec cuisine au rez-de-chaussée (fig. 11) et salle à manger à l'étage; une quatrième cuisine (fig. 12) est créée lors de la division de la maison en appartements indépendants.

Subdivision du volume disponible

L'autre manière de densifier l'habitat est de subdiviser les volumes intérieurs initiaux ; cette pratique devient très courante au XIX^e siècle avec la transformation en immeubles de rapport des anciennes maisons patriciennes, qui émigrent à la campagne ; elle se traduit par l'apport de cloisons nouvelles, qui peuvent interrompre une corniche de plafond ou partager un panneau du lambris, et nécessite l'ajout de nouvelles menuiseries de portes, qui partagent l'espace en pièces et appartements indépendants.

Un des moyens spécifiquement développés par notre bureau consiste à relever tous les types de boiserie et de serrurerie en présence, et à en étudier la répartition à l'intérieur du bâtiment (fig. 6) ; chaque époque, en effet, a utilisé des productions caractéristiques, depuis les plus anciennes, en fer forgé de fort développement, remplacées au moins dans les parties nobles au cours du XVIII^e siècle par des fiches à lames, très décorées, puis de plus en plus dépouillées dès la fin du siècle et au cours du suivant, pour aboutir à l'extrémité en gland, puis en simple cylindre au XX^e siècle (fig. 7) ; les moulures des petits-bois de fenêtre, comme la subdivision, le chantournement ou l'assemblage des menuiseries, évoluent également en fonction de la technique et de la mode. La banque de données régionale ainsi constituée comporte aujourd'hui plus de 4200 formes différentes, et permet de distinguer et de dater les différents aménagements en présence.

Là encore, pourtant, la règle de l'économie exerce ses effets, et il n'est pas rare que le bel étage soit seul mis au goût du jour, tandis que les panneaux anciens sont réutilisés dans l'étage ou les parties de service.

La valeur historique des constructions ainsi métamorphosées

La plupart des bâtiments, en milieu urbain, ont fait l'objet de transformations très profondes, qui rendent l'état de construction presque méconnaissable ; l'étude des agrandissements et de la densification dans l'habitat permet de retrouver la disposition initiale de la maison et les modifications dont elle a fait l'objet ; se pose alors la question de savoir si le bâtiment conserve encore un intérêt historique, puisqu'il n'est plus caractéristique d'une période précise de l'histoire de l'art. L'archéologie spécialisée dans l'une ou l'autre période de cette histoire répondra souvent par la négative.

La technique décrite ici procède de manière bien différente, contrainte

qu'elle est de limiter strictement la destruction qu'implique l'analyse archéologique ; elle doit donc distinguer et prendre en compte toutes les adjonctions à l'état initial ; pour résumer grossièrement le propos, le spécialiste doté de moyens importants commencera son travail par l'évacuation des adjonctions modernes, pour atteindre au plus vite le tissu ancien où son scalpel distinguera, s'il est habile, la moindre atteinte au noyau originel, jusqu'à en restituer l'aspect à la construction ; l'archéologue de surface, lui, procède à l'inverse, et part d'une lecture de l'existant, y compris récent, en essayant de distinguer l'époque des différents ajouts, jusqu'à remonter aux grandes lignes de l'organisation première.

Et cette attention aux apports récents, qui bien évidemment ne procèdent qu'exceptionnellement du caprice, induit une autre manière de considérer les objets puisque, pour cerner les différentes interventions, il faut chercher à les comprendre et que l'impression première d'incohérence ou de désordre résulte souvent d'un manque de finesse dans la lecture du site et du bâti. Ainsi les adjonctions, bien loin de constituer des verrues parasites, même si elles occultent l'état primitif, y apportent un surcroît de sens.

L'apparition d'un nouveau besoin va transformer par définition l'état existant, mais la règle du maintien maximal de ses parties utilisables va tout aussi nécessairement modifier le nouveau programme ; c'est donc dans le mode de résolution de ce conflit que réside la matière de l'histoire, et non dans l'aspect éventuellement prototypique de l'un ou l'autre des états en présence. Cette interdépendance fonde ainsi la stricte égalité de valeur historique des différentes parties d'un ensemble, qui ne dépend pas de leur rareté ou de leur ancienneté, mais de la compréhension de leur symbiose.

Deux exemples

Un premier exemple permettra d'illustrer cette position ; la maison dont le plan est reproduit à la figure 8 remonte au Moyen Âge dans ses parties les plus anciennes ; il s'agit, à l'origine, d'un hôpital, situé à l'entrée de la ville sur une route importante (fig. 1) ; il devient, dès le XVI^e siècle, la propriété de notables, qui adjoignent de nouveaux corps de bâtiment au noyau central et transforment l'hôpital en maison d'habitation, de plus en plus vaste (fig. 2-4).

Cette maison est donc totalement hybride et résulte d'adjonctions diverses échelonnées entre le XVII^e et le XIX^e siècle, avec des transformations profondes à l'aspect du noyau originel, sans souci de maintenir un gabarit

d'ensemble ; l'intérêt historique du bâtiment est pourtant bien à chercher dans l'articulation de ces différentes étapes, et l'histoire des cuisines de ce bâtiment est à ce titre exemplaire : la plus ancienne est située, comme il est de règle, au milieu du bâtiment, et ne prend air et jour que par une étroite fenêtre (fig. 9) ; elle est transformée en fumoir, à la création d'une cuisine plus grande, mais à moitié enterrée, et guère mieux éclairée ni aérée (fig. 10) ; c'est au XIX^e siècle que le besoin se fait sentir de créer un local vaste, doté de grandes fenêtres (fig. 11), relié par un passe-plat à la salle à manger de l'étage ; un corps de bâtiment entier est alors exclusivement dévolu à cette fonction alimentaire et sociale. La division en appartements indépendants, au XX^e siècle, verra la création d'une quatrième cuisine (fig. 12) dans le bâtiment le plus ancien.

L'évolution de la notion de confort est aussi bien lisible puisque, à l'origine, la façade principale de la maison fait face à la route, qu'elle contrôle, avec une orientation au nord-est ; la prééminence progressive de la fonction résidentielle va retourner la façade principale vers le sud-ouest, face au lac, avec terrasse et véranda ; c'est cette partie qui sera enfin seule dotée du chauffage central, et c'est là que se marquera l'avènement des idées hygiénistes avec, au début de ce siècle, l'installation, dans une riche maison avec quatorze chambres, de la première salle de bains.

La question de la valeur historique d'une maison ainsi constituée de différentes parties est assez bien mise en évidence par cet exemple : à l'exception d'un pavillon daté de 1600 environ, avec quelques encadrements décorés de moulures gothicisantes, les corps de bâtiments sont tous d'une architecture assez banale, transformés jusqu'au méconnaissable pour les plus anciens ; c'est pourtant dans cette juxtaposition d'éléments disparates que réside l'intérêt fondamental de pareille construction, en ce qu'elle révèle de l'évolution des modes d'habiter, de ce qui est jugé utile ou indispensable en fonction du temps ; le fait de privilégier l'une ou l'autre des étapes, sous prétexte de pureté de style, constitue une amputation de la richesse d'informations que présente l'histoire de l'art de vivre du XVI^e siècle à nos jours.

Un autre cas, illustré par trois bâtiments ; dans le premier (fig. 13), l'œil le moins exercé parvient à reconnaître la nature de l'ouvrage, une tour de défense, qui conserve tous les percements de sa fonction d'origine ; pour le deuxième, il faut un peu plus d'attention, puisque la tour et la courtine ont été utilisées comme façades de maisons (fig. 14), après transformation et agrandissement des anciens perce-

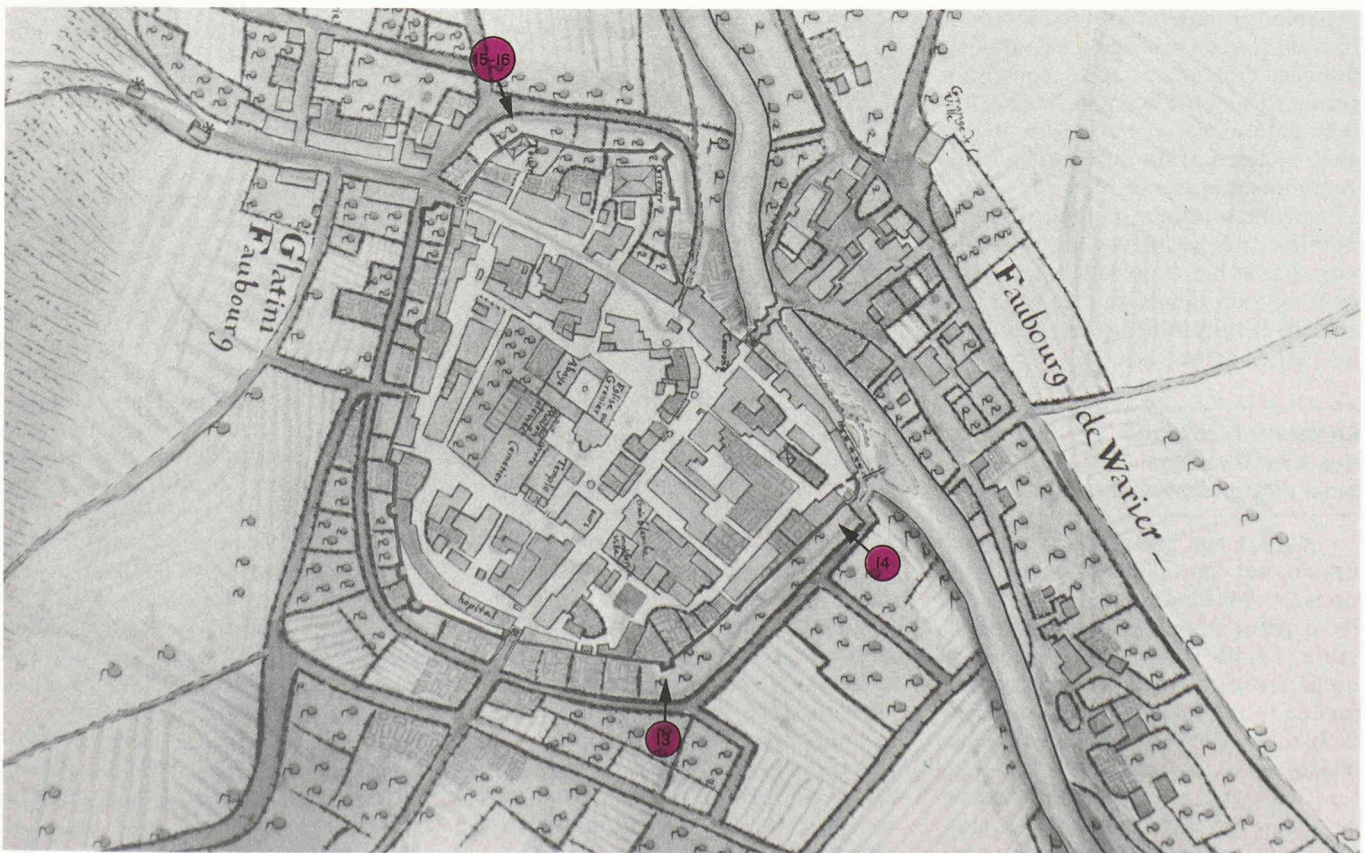
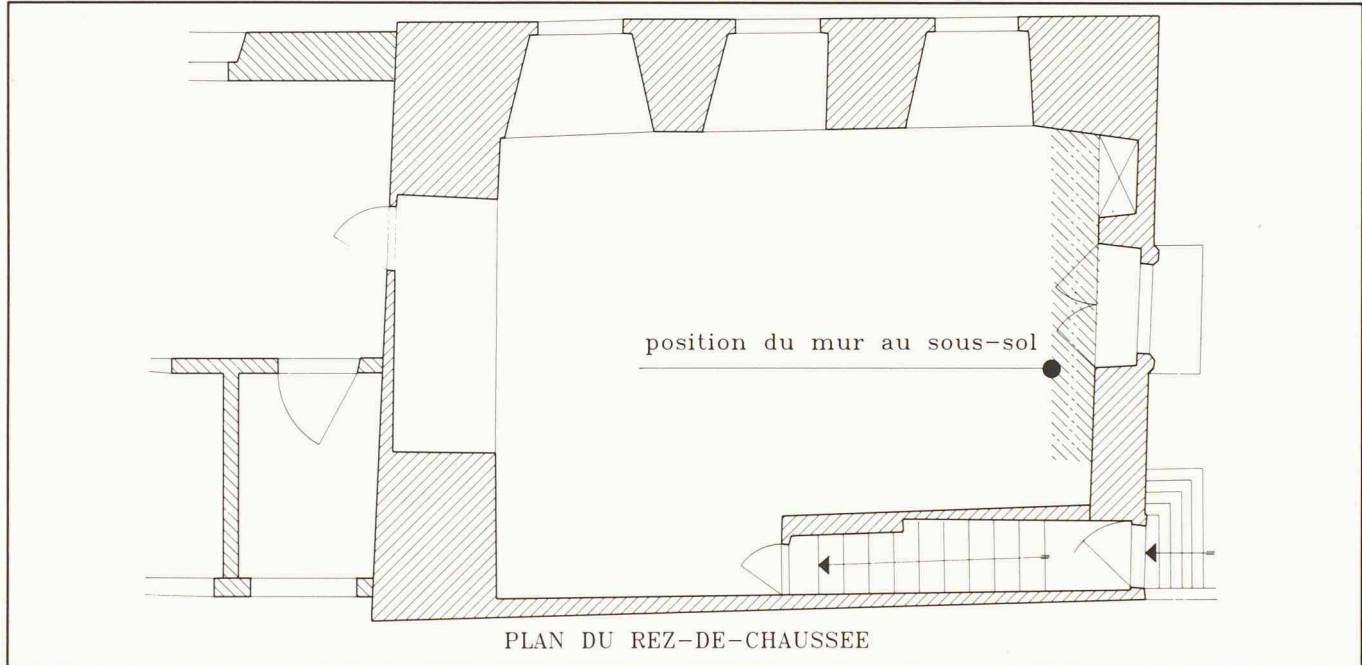
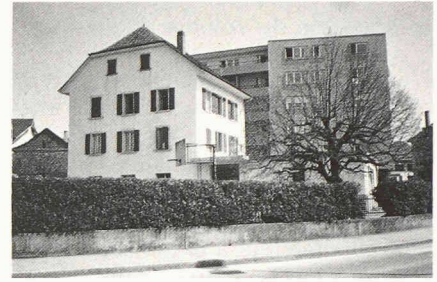
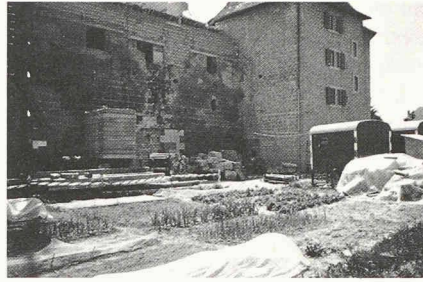


Fig. 13-17. – Une tour de défense avec la courtine adjacente (fig. 13), dont la fonction ancienne est encore facilement reconnaissable, grâce au maintien des dispositions défensives; les éléments, ici (fig. 14), ont été utilisés au fil du temps comme façades de maisons; la transformation et l'ouverture de jours rendent l'identification de sa fonction première plus délicate; dans le troisième cas enfin (fig. 15), la démolition de la courtine et les transformations très profondes rendent impossible la reconnaissance d'une ancienne maison forte adossée au mur de la ville, sauf à l'observation du plan (fig. 16), avec la différence d'épaisseur des murs, beaucoup plus forte dans les anciennes façades. La lecture du plan de la ville en 1724, conservé aux Archives cantonales vaudoises, permet de situer ces vestiges de l'enceinte (fig. 17), qui constitue le monument, quel que soit le degré de conservation de ses différentes parties.

ments à vocation militaire en fenêtres ; sur la troisième image (fig. 15), le cas est bien pire, puisque l'apparence n'est plus que celle d'une maison normale, parce qu'elle a été entièrement détachée de son contexte ; placée dans un bourg autrefois ceinturé de murailles, presque entièrement démolies à la fin du siècle dernier, elle ne révèle plus rien extérieurement de sa fonction première ; l'observateur attentif au plan (fig. 16), pourtant, remarquera une importante anomalie, avec au rez-de-chaussée trois murs de façade d'une épaisseur de 1,50 m, alors que le quatrième n'en mesure que le tiers ; l'exploitation de la documentation ancienne permettra de comprendre qu'il s'agit là d'une maison forte médiévale accolée au mur de ville (fig. 17), partiellement effondrée au milieu du XIX^e siècle, puis reconstruite et détachée de l'ensemble par la démolition des courtines adjacentes.

Dans pareil cas, le consensus sera généralement obtenu sur l'attribution du label de monument historique aux deux premiers exemples, dont l'aspect traduit encore clairement la fonction première ; dans le troisième en revanche, la démonstration sera bien moins facile, puisque plus rien ne manifeste l'état ancien, sinon quelques mètres de mur de forte dimension ; en l'espèce, ce n'est pas ce critère qui fonde la valeur du bâtiment, mais son emplacement ; il s'agit là, dans tout un quartier de la ville, de l'unique élément conservé du plan de l'enceinte fortifiée ; le caractère de monument historique, dans ce cas, ne doit pas s'attacher à ses parties bien conservées, mais bien à l'ensemble de son plan, si contraignant pour celui de la ville qu'il protégeait ; la situation du dernier bâtiment, ici, est beaucoup plus importante que quelques cailloux maçonnés au Moyen Âge ; et son appartenance au monument découle uniquement du rappel de son tracé ; sa disparition impliquerait ici celle de la disposition d'ensemble ; le respect du plan, au contraire, permet au promeneur curieux de s'orienter et de compléter sa lecture du tracé de l'enceinte.

La valeur de ces deux exemples

Les exemples de ce type auraient pu être multipliés, tant la règle de l'adaptation des bâtiments à de nouvelles exigences est généralement vérifiée ; volontairement choisie à la limite, leur valeur est pourtant bien réelle ; il est vrai qu'à première vue, selon les canons officiels de l'histoire de l'architecture, ces deux bâtiments représentent, dans un cas, un agglomérat de pavillons des XVI^e, XVII^e, XVIII^e, du début et de la fin du XIX^e siècle, avec un important réaménagement au XX^e siècle, dans l'autre, la moitié de la

fondation d'un bâtiment disparu en élévation. Et bien des experts, face à pareille situation, dénieront à ces objets toute valeur historique, puisqu'il n'est pas possible, en l'espèce, de restaurer un état ancien, aucun style ne subsistant de manière suffisamment explicite pour mériter réhabilitation. L'intérêt historique d'un ensemble ne doit pourtant jamais se mesurer à l'aune de l'ancienneté ou du degré de conservation plus ou moins grand de ses différentes parties, mais bien aux conditions de leur apparition, ou à celles de nouvelles fonctions, qui se traduisent par l'adaptation des locaux existants ou la construction de nouveaux bâtiments ; cette évolution est particulièrement manifeste dans l'exemple de la maison décrite plus haut, puisque de l'hôpital de l'origine, barrant la route, l'affectation passe à celle de logement avec ses multiples dépendances qui apparaissent au fil des inventaires, avec écurie, grange, remise, fenil, pressoir, et dans les bâtiments annexes, étables à porcs, chambre à lessive et poulailler. L'agrandissement de la partie d'habitation, comme de la taille des perce-murs, est également aisé à suivre, traduisant bien la recherche du confort et de l'hygiène avec l'apparition des quatre cuisines, de cabinets de toilette à l'intérieur, et d'une salle de bains – pour quatorze chambres. Ce sont donc bien tous ces apports qui constituent l'intérêt historique de l'ensemble. Cette manière de lire les bâtiments tente de percevoir, au travers des adjonctions et des mutations, en quoi chacun d'eux, au-delà de sa beauté – de sa conformité aux canons classiques – est significatif du besoin ou du goût des gens à un moment donné, et s'efforce d'y retrouver les marques de ce faisceau d'informations qui constitue la mémoire collective ; la valeur historique réside là, dans les questions qui naissent de l'amnésie de la relation aux objets. Un objet décrété sans valeur historique est celui qui n'a pas été placé dans cette perspective, qui possède l'extraordinaire pouvoir de dépasser la banalité apparente des choses, pour y retrouver la trace des vies qui les ont façonnées.

Les conséquences de cette lecture

Il est clair que cette attitude, en valorisant tous les ajouts, induit des contraintes très fortes sur un projet de transformation, limitant ainsi largement la liberté créatrice de l'architecte ; et il est vrai aussi, les deux exemples cités le montrent assez, que les bâtisseurs des temps passés n'ont guère fait de cas de la valeur historique du bâtiment qu'ils désiraient adapter et qu'ils n'hésitaient pas à y imposer, même brutalement, les modifications

jugées nécessaires. Pourtant, si en effet les transformations des temps anciens ont pu être brutales, elles ont toujours dû prendre en compte la *valeur d'usage* potentielle du bâtiment à transformer, pour des raisons avant tout d'économie ; l'époque moderne, depuis la fin du XIX^e siècle chez nous, met en œuvre des moyens techniques, et surtout financiers, d'une ampleur non comparable à ceux des époques passées ; le résultat en est, dans la plupart des cas, une disparition complète du tissu ancien, comme après un bombardement. Les traces du parcellaire jusque-là épargné, avec les anciens murs mitoyens, celles de l'extension des bâtiments, avec leurs façades transformées en refends, jusqu'au tracé des murs et des rues, comme dans le cas évoqué de ce moignon de tour, disparaissent irrévocablement, parce qu'il n'est plus jugé utile de les intégrer à la construction nouvelle ; tous les signes qui traduisaient l'organisation ancienne sont ainsi irrévocablement oblitérés.

Les raisons qui déterminent cette situation sont bien connues ; face à leur pression, l'archéologue qui tente de s'opposer à une démolition se verra dans la plupart des cas renvoyé à l'archivage pieux de l'information en présence ; mais cette tendance à la préservation de l'environnement construit, qui remonte dans le public érudit aux grands bouleversements de la fin du XIX^e siècle, se répand graduellement dans l'ensemble de la population, comme l'ont indiqué plusieurs consultations récentes. C'est que les manières de circuler et d'habiter ne se sont mises en place qu'après des siècles d'hésitation et d'adaptation progressive ; et si le spécialiste parvient à reconstituer par la mémoire l'état des choses disparues, le passant le moins attentif ressent un malaise sans nom face à la mutation trop rapide des villes, qui souvent n'est qu'inconsciemment perçue ; les rues et les maisons autrefois familières, parce que profondément marquées par ce lent travail de construction d'un environnement à la mesure de l'usager, deviennent froides, étrangères et hostiles, avec en corollaire un sentiment croissant d'insécurité.

Les villes ont toujours constitué le lieu de la convivialité, délicate résultante de multiples contraintes de tous ordres ; leur bousculement, en accélération vertigineuse depuis la guerre, avec la colonisation des centres par les activités tertiaires, tend à en évacuer la douceur de vivre. Parce que la produc-

Source des illustrations :

Fig. 1-8, 13-17 : Archéotech, Lausanne.

Fig. 9-12 : S. et D. Fibbi-Aeppli, Grandson.

tion architecturale actuelle n'est presque jamais capable de s'insérer dans ce réseau fragile des traces inscrites par la pratique de dizaines de générations, dont la descendance a gardé la mémoire. L'agrément des quartiers anciens procède du jeu infini de ces connotations, qui les a lentement polycés - au sens étymologique du terme -, où l'architecture contemporaine prétend imposer son ordre, assorti d'un commentaire savant sur la rupture et la

dénotation nécessaires, éventuellement adouci par le recours au vaste catalogue néoacadémique à la mode, prétendument familial.

Le conflit entre commanditaire et créateur dépasse de loin le cadre fixé ici; l'éthique professionnelle de l'architecte, pourtant, devrait l'inciter toujours à prendre en compte l'usage possible du tissu existant; celui-ci, tout comme le support de la mémoire chez l'homme, ne peut jamais se reconsti-

tuer. La responsabilité de l'architecte ne devrait pas se limiter aux aspects technique et financier; il y a un autre enjeu: le cadre de vie des gens.

Adresse des auteurs:

François Christe et Olivier Feihl
Archéotech
Av. du Rond-Point 1
1006 Lausanne

MAB: un programme de recherche national dans un cadre international

MAB, qui signifie «Man and Biosphere», c'est-à-dire «Homme et Biosphère», est un programme de recherche intégré et interdisciplinaire de l'Unesco, destiné à formuler les questions suivantes, essentielles pour l'avenir:

- quelles sont les atteintes qu'une région peut supporter?
- jusqu'à quel point peut-on exploiter une région?
- comment maintenir l'équilibre entre l'activité humaine et le milieu naturel?

Parmi 14 projets consacrés aux principaux milieux vitaux de la terre, la Suisse a décidé de collaborer uniquement au programme de montagne N° 6 «Man's impact on mountain ecosystems». Le Fonds national a été chargé de l'exécution de ce programme sous le titre «Développement socio-économique et capacités écologiques en montagne» (programme national de recherche 55).

Le but du programme national de recherche MAB Suisse était de démontrer, dans quatre régions exemplaires de montagne, les relations entre les activités économiques, l'utilisation du sol et l'écosystème, pour définir ensuite les conditions dans lesquelles l'espace de montagne pourrait être sauvegardé à long terme comme espace de vie, espace économique, espace de récréation et espace naturel. Les travaux ont commencé au printemps 1979 dans les aires tests de Grindelwald et Aletsch, au début de 1980 au Pays-d'Enhaut, enfin au printemps 1981 à Davos. Arrivés aujourd'hui à leur conclusion, ils ont montré très clairement que les diverses formes d'usage de la nature, développées dans les espaces de montagne et dont résultent des paysages humanisés très variés et écologiquement très stables, ont été supplantées de plus en plus par l'économie et, par la suite, ont été mises en question culturellement. Le danger pour l'écologie de l'espace alpin ne peut être entièrement compris

qu'au moment où le double processus d'érosion est mis au jour: la première érosion, visible, change le paysage humanisé, la seconde, cachée, creuse à la base de la relation traditionnelle homme-nature dans l'espace de montagne.

Cahiers thématiques et Rapports finals

Il y a plus de dix ans, alors que démarrait le programme de recherche qui devait être la contribution de la Suisse au programme MAB, paraissait le premier Cahier thématique Information MAB Suisse, esquissant les buts visés et le déroulement prévu de ce programme. Depuis, 27 Cahiers thématiques et 38 Rapports finals ont été publiés qui, dans leur suite chronologi-

que, reflètent la progression des travaux, de leurs débuts aux travaux de synthèse de ces dernières années, en passant par de nombreuses contributions thématiques.

Le dernier Cahier thématique, le numéro 27, a paru au début de l'année. Il est dû à Werner Bätzing et s'intitule «Ökologische Labilität und Stabilität der alpinen Kulturlandschaft».

Les Cahiers thématiques et les Rapports finals peuvent être demandés gratuitement par écrit (avec une étiquette portant le nom et l'adresse du destinataire) auprès de la bibliothèque de l'Office fédéral de l'environnement, des forêts et du paysage. Quant aux divers Rapports de synthèse et application du programme MAB Suisse, on peut également les obtenir (certains seulement sont gratuits) jusqu'à épuisement du stock.

Handicapés Architecture Urbanisme (H.A.U.)

L'association H.A.U. de Genève a été fondée en 1967. Elle compte actuellement une quarantaine de membres représentant divers milieux (architectes, médecins, assistants sociaux, délégués d'associations ou groupements de personnes handicapées physiques, mentales ou sensorielles).

Dès sa fondation, cette association s'est fixé les objectifs suivants: étudier tous les problèmes découlant des barrières architecturales, en informer les milieux concernés, promouvoir les dispositions légales indispensables, coordonner les actions entreprises par les associations spécialisées en vue de favoriser l'intégration des personnes handicapées dans la vie professionnelle, sociale, sportive et culturelle. Soucieuse de porter l'information auprès des professionnels directement concernés au niveau des plans et des projets, de leur offrir un véritable «outil de travail», l'association H.A.U. a conçu un classeur professionnel, attrayant, qui trouvera facilement

place dans les bureaux d'architectes en particulier. Ce recueil les aidera à «penser accessible» dès le moment de la conception d'un projet, et cela sans augmenter le prix d'une construction sinon dans une faible proportion.

Cette première édition, tirée à 500 exemplaires, a été envoyée gratuitement à tous les bureaux d'architectes de Genève, aux pouvoirs publics et à différentes institutions.

Pour tout renseignement complémentaire: Association H.A.U., Handicapés Architecture Urbanisme, 27, bd Helvétique, 1207 Genève, téléphone 022/(7)863010.

Quelques mois après le classeur émanant du Centre suisse pour la construction adaptée aux handicapés, de Zurich, voici donc maintenant un classeur genevois. Cette pléthore de documents semblables ne risque-t-elle pas de passer pour du gaspillage? - Sans compter qu'elle pourrait aussi perturber les utilisateurs.

Réd.